

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Paul Bensimon est un homme généreux. Il a consacré un temps et une énergie incroyables à perfectionner les outils dont les autres se serviront – quitte à ne pas traduire lui-même autant qu’il le voudrait. Il a intensément réfléchi et fait réfléchir sur la traduction, que ce soit par son enseignement, ses colloques ou l’irremplaçable revue Palimpsestes. Son apport dans ce domaine est immense.

Le plus fort, c’est que chez lui la réflexion théorique ne s’enivre jamais d’elle-même, qu’elle reste toujours les pieds sur terre, précise, concrète, issue de la pratique et retournant à elle aussitôt.

Après avoir tant donné, l’enseignant Paul Bensimon prend sa retraite. Souhaitons-lui d’être désormais un peu plus égoïste...

Paul Bensimon

TransLittérature : *Tu es plusieurs personnages à la fois : traducteur, enseignant, organisateur de colloques, directeur de revue, et j'en oublie sûrement...*

Paul Bensimon : J'ai aussi été responsable administratif et scientifique d'une « Équipe d'accueil », c'est-à-dire d'un centre de recherche doté d'un statut spécifique à l'université. Cette fonction m'a pris pas mal d'énergie, dans la mesure où, à l'époque de la création du « Centre de recherche en traduction et stylistique comparée de l'anglais et du français », en 1983, la recherche en traduction commençait seulement à être reconnue comme une recherche à part entière par les instances universitaires officielles. Elle a longtemps été annexée à la recherche en linguistique appliquée, elle a également été considérée comme l'apanage des écoles de traducteurs. À deux reprises, j'ai dû me battre bec et ongles pour que le Centre obtienne le statut d'« Équipe d'accueil », malgré les réserves des « experts » ministériels.

TL : *Comment tous ces personnages ont-ils coexisté ?*

PB : De façon pas toujours pacifique, mais pas réellement conflictuelle : ces activités se sont imbriquées l'une dans l'autre, se sont nourries l'une de l'autre. J'ai d'abord enseigné la littérature anglaise ; mais, au cours des dix dernières années, j'ai centré mon enseignement sur la traduction, au niveau de la maîtrise, de l'agrégation et des séminaires de doctorat. Cela a été possible grâce à la largeur de vues des responsables de l'Institut du monde anglophone de l'université Paris III, qui ont pris en compte la spécificité de cet enseignement.

TL : *Quel genre de problèmes t'a posé l'organisation des colloques sur la traduction ?*

PB : La plupart des problèmes ont tenu au fait que le statut de cette recherche n'allait pas de soi. Jusque vers 1980 – et ce n'est pas tout à fait un hasard si le Centre de recherche a été créé en 1983, la même année que les premières Assises d'Arles – le discours sur la traduction avait largement été

le privilège des linguistes et des philosophes du langage. Le traducteur, tout à sa tâche empirique, voyait s'affronter théories et écoles, mais ne se sentait guère concerné. On assistait à une espèce de division du travail entre théoriciens sans pratique et praticiens sans théorie.

Je me suis, par exemple, heurté à la réticence, d'ailleurs parfaitement compréhensible, de certains traducteurs littéraires à venir parler de leur pratique en public – en tout cas, dans le cadre formel d'une communication devant un groupe de gens. Le discours sur la traduction était, en quelque sorte, superfétatoire : à quoi bon ? Ainsi, j'ai dû aller voir Eric Kahane chez lui, à deux reprises, pour qu'il accepte d'intervenir au colloque « Traduire les textes de théâtre ». Son intervention, d'une formidable richesse, sur ses traductions de Pinter, fait date dans la réflexion sur la traduction théâtrale.

TL : *On peut la lire dans Palimpsestes ...*

PB : Oui, dans le numéro 1.

TL : *Comment choisissais-tu les thèmes de ces colloques ?*

PB : C'était une décision collective, qui se faisait avec l'ensemble des participants à l'issue du colloque précédent. J'ai privilégié, par rapport à un thème, une *problématique*, c'est-à-dire une interrogation : par exemple, *la mise en relief* ; *l'étranger dans la langue* ; *la lecture du texte traduit* ; *le cliché en traduction* ; *retraduire*. Aidé dans mes choix par Didier Coupaye, je procédais ensuite à une présentation fouillée de la problématique choisie – intérêt, définition, facettes, enjeux – au moyen d'une circulaire adressée à tous les membres du Centre. Cette présentation a eu des effets incitatifs, en ce sens qu'elle a amené des chercheurs ou des traducteurs à proposer une communication en fonction de leur propre réflexion ou de leur propre pratique, proposition à laquelle ils n'auraient peut-être pas songé à la simple lecture de l'intitulé du colloque. Par ailleurs, j'ai souvent sollicité des interventions de chercheurs qui n'étaient pas nécessairement des spécialistes de la traduction : linguistes, critiques littéraires, sociologues, éditeurs ; ces interventions ont fréquemment éclairé d'un jour neuf celles des traductologues. Je pense ici à la remarque d'Antoine Berman dans *L'épreuve de l'étranger* : « La traduction, c'est toujours bien plus que la traduction ».

TL : *Ton objectif était-il d'ordre pratique ou théorique ?*

PB : L'objectif premier du Centre de recherche a constamment été la confrontation directe de la pratique traduisante à diverses problématiques, l'articulation de la théorie à la *praxis* traductive. Les intervenants aux colloques se sont appuyés sur des textes précis accompagnés de leur(s) traduction(s) publiée(s) ou inédite(s) – textes diffusés à l'avance auprès de l'ensemble des participants. Communications et discussions ont étudié le pourquoi des options et des parts pris de traduction, cerné les mécanismes en jeu, et se sont efforcées

de dégager ce qui pouvait être théorisé ou doté d'une valeur générale. J'ajoute que chaque numéro de *Palimpsestes*, où figurent ces communications – remaniées pour la plupart –, se compose d'un volume d'articles et d'un fascicule de textes de référence en présentation bilingue juxtapaginaire et juxtalinéaire ; ce fascicule illustre le propos méthodologique du Centre, qui considère qu'il est impossible de dissocier la recherche en traduction des problèmes concrets auxquels se trouve confronté tout traducteur.

TL : *Ne risque-t-on pas de se retrouver un jour à court de sujets ?*

PB : Je n'ai jamais craint l'épuisement des sujets. Le nombre des problématiques traductives n'est pas illimité, mais il est vaste, les problématiques pouvant être pointues ou larges, restreintes ou englobantes, à des degrés ou selon des angles d'une extrême diversité. Quant au chevauchement des problématiques, justement, il s'avère fécond. Ainsi, la réflexion sur la retraduction a recoupé la réflexion sur la traduction de la culture, qui elle-même recouvrait la réflexion sur l'adaptation ; la recherche sur le cliché en traduction a rejoint la recherche sur l'ordre des mots, ainsi que la recherche sur l'étranger dans la langue. Dans le cas particulier de la retraduction, le colloque a réétudié une problématique explorée dix ans plus tôt sous un angle différent : la nouvelle réflexion s'est avérée bien plus approfondie que la première, qu'elle a évidemment prise en compte. En outre, le décalage chronologique entre les deux colloques, à l'image de l'écart temporel qui sépare la traduction initiale de la retraduction, a créé un précieux effet de mise en abîme. Enfin, en une dizaine d'années, la pensée de la littérature, la pensée de la langue, la pensée du langage, la pensée de la traduction, l'*idée de traduction*, avaient sensiblement évolué.

TL : *On a coutume d'opposer l'exercice de version, tel qu'on le propose aux étudiants, et la traduction littéraire. Comment te situais-tu dans tes cours par rapport à ces deux activités ?*

PB : Les jurys des concours de recrutement de professeurs ont des exigences précises concernant la version : l'exercice, qui porte sur un court extrait d'œuvre, vise avant tout à vérifier les connaissances du candidat, et à lui permettre d'en acquérir de nouvelles, si bien qu'on est, en effet, parfois assez loin du travail de la traduction littéraire, qui est la recreation de la totalité d'un texte. J'ai toujours essayé, pendant ces nombreuses années, non pas de concilier les deux pratiques – l'écart qui les sépare est beaucoup trop grand – mais de jeter entre elles des ponts, des passerelles, en proposant telle traduction en vue du concours, mais en soulignant que, dans une perspective plus large, telle autre était souhaitable. Les étudiants comprennent d'ailleurs très bien cette différence entre un horizon proche, prioritaire, et un autre, plus lointain – celui de traducteur littéraire.

TL : *Et toi, comment as-tu commencé à traduire ?*

PB : Pour moi l'intérêt pour la traduction a surgi de l'intérêt pour la langue anglaise, qui remonte à l'enfance. J'ai grandi dans un pays, l'Algérie, où le français côtoyait une autre langue, l'arabe. L'anglais, pour moi langue tierce, m'apportait une forme de liberté intellectuelle. J'ai été très tôt attiré, fasciné, par le travail sur la langue.

TL : *Te souviens-tu de ta première traduction ?*

PB : C'était un recueil de textes de Brendan Behan. Je l'ai faite en collaboration avec Richard Marienstras. J'avais vingt ans. Le livre a été publié chez Denoël par Maurice Nadeau et sa collaboratrice Geneviève Serreau. J'en garde un souvenir ému.

TL : *Passons dans ton atelier. Montre-nous tes outils. Tu utilises l'ordinateur ?*

PB : Oui, mais je travaille aussi à la main. Il m'arrive d'écrire sur le papier certains passages particulièrement ardues, notamment quand je traduis de la poésie – même si je fais sur l'ordinateur une bonne partie de mon premier jet.

TL : *Que représente pour toi la traduction au milieu d'autres activités parfois plus austères ? Une récréation ?*

PB : Tout à fait. Une récréation associée à la récréation.

TL : *Parviens-tu à te situer entre « sourciers » et « ciblistes » ?*

PB : Voilà une distinction qui pose problème ! Au premier abord, elle paraît commode, éclairante. Elle devient pourtant schématique et mécanique quand on oublie qu'elle désigne deux extrêmes. Dans la réalité foisonnante des comportements traductifs, il est malaisé de se ranger explicitement dans l'une ou l'autre catégorie. Cela, pour deux raisons majeures.

D'abord, l'opération de traduction, par définition, prend en compte *et* la source *et* la cible. Ensuite, beaucoup de traducteurs sont tantôt « sourciers », tantôt « ciblistes », parfois même à l'intérieur d'une œuvre donnée ; plus fréquemment ils ne sont ni « sourciers » ni « ciblistes », mais se déplacent dans l'immense entre-deux. Cette distinction, prise au pied de la lettre, tourne le dos au *type de texte* à traduire, à commencer par le *genre* auquel il appartient (prose, poésie, théâtre). Certes, de nos jours, on n'ose plus commettre de « belles infidèles » comme aux siècles passés. Cependant, même aujourd'hui, le traducteur de livres pour enfants, par exemple, est nécessairement « cibliste » à sa manière, parce que la totale *lisibilité* du texte traduit est pour son jeune public un impératif absolu : le dépaysement que créerait une attitude « sourcière » bloquerait la transmissibilité, voire l'existence même de la traduction.

Personnellement, sans doute du fait que je traduis surtout de la poésie, où la

forme occupe une place primordiale, et où parfois tout est forme, j'adhère à la notion de *contrat* que Berman a mise au centre de son éthique de la traduction, « le contrat fondamental qui lie une traduction à son original », et qui « interdit tout dépassement de la texture de l'original ». J'y ajouterai l'interdiction de tout rétrécissement, de toute amputation du texte source. J'adhère aussi au principe de *concordance* énoncé par Meschonnic dans ses « Propositions pour une poétique de la traduction », une concordance caractérisée par « la relation du marqué pour le marqué, non marqué pour non marqué, figure pour figure et non-figure pour non-figure ». L'attitude de soumission du traducteur face au relief linguistique et stylistique du texte source, celle de Pierre Leyris traduisant « Le naufrage du Deutschland », celle de Nabokov commentant sa traduction d'*Eugène Onéguine*, ou encore celle de Klossowski face à la syntaxe de *L'Enéide* – voilà mes points de référence. Faut-il appeler cela une attitude « sourcière » ? Tout en insistant donc sur le caractère mécanique de cette distinction, je ne balance pas, je veux être « sourcier » !

TL : *As-tu évolué dans ta pratique de traducteur ?*

PB : Oui, sous l'influence d'Antoine Berman notamment, de son « littéralisme ».

TL : *C'est sans doute là le parcours d'une bonne partie d'entre nous ... Mais parle-nous maintenant de ton travail de traduction pour la Pléiade.*

PB : Je travaille à une anthologie bilingue de la poésie anglaise, avec Bernard Brugière, François Piquet et Michel Remy. Je suis plus spécialement chargé des traductions. Un tiers des traductions ont déjà été publiées ailleurs. Pour celles-ci, j'ai eu quelques problèmes de choix quand deux ou trois traductions excellentes se trouvaient en concurrence. Pour les deux autres tiers, il s'agit de traductions nouvelles. Je les revois toutes et les retravaille souvent avec leurs auteurs. Nous avons de longues séances d'ajustement lexical, syntaxique, rhétorique, rythmique, étant entendu qu'il s'agit d'une édition bilingue, où la présence juxtalinéaire de l'original et de la traduction crée un horizon spécifique. Dans ce travail, mon rôle est de respecter la visée personnelle du traducteur, tout en assurant la cohérence de l'ensemble.

TL : *Ces collaborateurs, tu les as choisis toi-même ?*

PB : Oui.

TL : *Et tout ce travail s'effectue sous forme de rencontres ? Jamais par correspondance ?*

PB : Si, nous avons également de nombreux échanges épistolaires. Mais les discussions détaillées et prolongées se font aussi parfois au téléphone. Bien entendu, le traducteur demeure signataire de son texte. Je dois dire qu'il n'y a jamais eu de conflit personnel.

TL : *Ce qui ne va pas de soi ! Tu dois bien avoir une recette pour éviter les heurts ?*

PB : Peu à peu s'établit une complicité. D'autre part, je n'impose pas mes solutions, je les propose, et nous en discutons.

TL : *Le traducteur est aussi, en principe, un grand lecteur. Et il se trouve là confronté à un dilemme : lire dans l'autre langue, ou dans la sienne ? En ce qui te concerne, comment résous-tu le problème ?*

PB : C'est un écartèlement... Pour moi, la répartition n'obéit pas à des règles définies à l'avance, tout se fait un peu selon les circonstances, en fonction des nécessités de tel ou tel colloque, par exemple. Je lis surtout en anglais, mais je lis aussi en français – y compris des œuvres anglaises ! Découvrir une œuvre dans sa traduction, et non dans l'original, est une expérience passionnante et très précieuse, car la lisibilité de la traduction apparaît bien mieux quand l'œuvre est totalement inconnue. On en revient à cette question lancinante : percevrait-on, dans un texte donné, des signes tangibles indiquant qu'il s'agit d'un texte traduit si l'on ignorait *totalem*ent que l'on n'a pas affaire à un original ?

TL : *En français, que lis-tu de préférence ? Des classiques ou des contemporains ?*

PB : Plutôt des classiques.

TL : *As-tu des auteurs fétiches ? Des auteurs qui t'aident dans ton propre travail d'écriture ?*

PB : Flaubert avant tout, et Stendhal, auxquels je reviens constamment. Dire qu'ils m'ont influencé serait faible : ils ont façonné ma relation à la langue et à la littérature.

TL : *Selon toi, le niveau moyen des traductions est-il en hausse, et si oui, pourquoi ?*

PB : La réponse est oui ! C'est incontestable. Parce que l'idée de traduction, elle-même liée à la pensée de la traduction, dont je parlais tout à l'heure, a beaucoup évolué. Ce changement d'attitude considérable est perceptible quand on lit des traductions des années 1950 – pour ne rien dire de certaines traductions d'avant-guerre !

C'est la résultante d'un faisceau de facteurs. D'abord, l'influence de penseurs de la traduction comme Berman ou Meschonnic, dans le sens d'un plus grand respect des formes textuelles : cette influence a été profonde. La multiplication des colloques et des publications, le développement d'enseignements spécifiques de traduction littéraire dans plusieurs universités, notamment Paris III, l'action d'organismes comme l'ATLF ou de manifestations comme celles d'ATLAS, ou encore celle du DESS de

Traduction littéraire professionnelle de l'université Paris VII (créé par Michel Gresset et continué par Marie-Françoise Cachin), enfin, le rôle incitatif des prix de traduction, comme par exemple, pour la langue anglaise, le prix Baudelaire ou le prix Maurice-Edgar-Coindreau – tout cela a été également déterminant. La compétence de la quinzaine de traducteurs littéraires formés chaque année dans le DESS de Paris VII n'a plus grand-chose à voir avec celle de leurs prédécesseurs des années 1930 ou 1950, formés empiriquement, par tâtonnements, *by trial and error*. C'est un tournant qui a été pris. On exige infiniment plus qu'autrefois d'un traducteur littéraire. On attend de lui, par exemple, qu'il respecte davantage la structure de la phrase, l'ordre des mots, les métaphores et leurs réseaux, etc. Les éditeurs ont nettement évolué ; les directeurs de collections sont souvent eux-mêmes des traducteurs chevronnés et clairvoyants, parfaitement avertis de l'évolution du goût et des exigences du public. Il ne faut pas oublier non plus l'aide institutionnelle apportée par le Centre national du livre, et le contrôle que celui-ci exerce *de facto* sur la qualité des traductions.

TL : *Le jeune retraité a-t-il des projets ?*

PB : Beaucoup ! Je vais pouvoir traduire davantage – me défouler ! Je compte traduire notamment des poètes anglais contemporains. Il y a en Grande-Bretagne aujourd'hui une richesse poétique, une luxuriance dont on n'a guère idée en France. Or, presque rien de cette luxuriance n'est accessible en français. Je voudrais traduire, par exemple, des poèmes de Tony Harrison et de Derek Mahon, deux voix poétiques majeures en Grande-Bretagne, et pourtant à peu près ignorées ici. Je souhaite également faire connaître Simon Armitage, Kathleen Jamie, Gwyneth Lewis, Michael Donaghy, Matthew Sweeney... Et aussi Don Paterson, Glyn Maxwell, Ian Duhig, Jo Shapcott... et d'autres encore.

Propos recueillis par Michel Volkovitch

Paul Bensimon a enseigné à la Sorbonne, au Centre universitaire expérimental de Vincennes, puis à Paris III. Il a également donné des cours à l'École normale supérieure et au DESS de traduction littéraire professionnelle de Paris VII. En 1985, il a fondé la revue de recherche en traduction *Palimpsestes*. Il est l'auteur de divers articles sur les romantiques anglais, la stylistique comparée, la traduction de la poésie. Il a traduit Byron, Oscar Wilde, Brendan Behan et des poèmes de Seamus Heaney, Douglas Dunn, Anne Stevenson, Derek Mahon, Tom Paulin et Tony Harrison. Il dirige l'équipe qui achève actuellement, pour la Pléiade, une *Anthologie*

bilingue de la poésie anglaise.